

Couloirs et escaliers



1964 : nous vivons, mes parents, ma sœur et moi, cours du Temple, au quatrième étage d'un immeuble neuf sans ascenseur, au dessus du garage Citroën ; les pièces sont distribuées de part et d'autre d'un long couloir. Mon père, chasseur du Dimanche, a l'habitude d'y déposer sa modeste venaison. Je peux ainsi étudier à loisir l'anatomie de quelques uns de ses humbles trophées dont un lièvre qui, à ma grande surprise, se met à uriner post-mortem pendant que je le manipule.

C'est dans ce même couloir que, cinq ans auparavant, j'avais attendu, avec une anxiété inconnue jusqu'alors, le retour de mes parents. Ils devaient m'apporter la réponse de la directrice de l'école primaire : elle m'acceptait en CP. Ce fut l'une de mes plus intenses joies d'enfant. J'ignorais alors que j'en prenais pour 55ans !

Ma mère, par son amour enveloppant, se réservait l'exclusivité de la chose maternelle, je n'avais donc jamais fréquenté l'école du même nom. Dans un angle de notre cuisine, mon père avait construit une espèce de caisson destiné à me servir à la fois de secrétaire et de coffre à jouets. On nommait ce lieu "mon coin". Il représentait tout ce que je connaissais alors de l'intimité; et c'est dans la sécurité de cet endroit, qu'utilisant un bic vert, je couvrais frénétiquement les pages d'un cahier d'écolier de mes gribouillis complètement dépourvus de sens, mais que je m'appliquais à rendre semblables aux mystérieuses lettres tracées par les adultes. Mon admission à la grande école allait me permettre à la fois, de quitter ce mode JPEG en me dévoilant les secrets de l'écriture, et d'intégrer le monde des enfants de mon âge. L'aventure était à la hauteur de l'excitation qu'elle avait causée.

En 1964, j'ai donc 10 ans et je quitte une école communale où je suis souvent mal à l'aise bien que qualifiée de bonne élève : cours de morale discutables, séances de "ouh-les-cornes!" ... J'entre au collège-lycée et deviens amuseuse-publique-border-cancré. Pas simple d'être la sœur de ma sœur qui s'apprête à quitter le même établissement bardée de prix d'excellences, je n'obtiendrai, en cette fin d'année scolaire, qu'un accessit de... couture — heureuse abolition que celle de la distribution des prix !

Je regagne donc souvent le domicile familial en proie à la peur d'annoncer un nouveau résultat déplorable et je prends l'habitude de profiter de la cage d'escalier (4 étages !) pour me composer une mine de circonstance — avoir l'air accablée pour éviter que l'on m'accable.

A l'aide de quelques autres subterfuges peu glorieux et du sérieux que l'on croit volontiers génétiquement transmissible, j'arrive à persuader la plupart des adultes de ma bonne volonté et m'assure ainsi une relative tranquillité familiale. Quelques profs ne sont pas dupes mais je parviens à convaincre mes parents de leur méchanceté.

En fin d'année, arrivera un jeune remplaçant en sciences naturelles, aussi élégant que svelte ; je ne le quitterai pas des yeux et boirai chacune de ses paroles. 19/20 à la dernière composition trimestrielle, je n'ai toujours rien appris mais j'ai tout retenu ; c'est quatre à quatre et tout sourire que dorénavant je gravirai les marches de l'immeuble du cours du Temple.

Louise Gudule